



Dévoiler le non-dit: Ce géologue a-t-il été, oui ou non, sur le terrain?

Dacia Dressen-Hammouda

► **To cite this version:**

Dacia Dressen-Hammouda. Dévoiler le non-dit: Ce géologue a-t-il été, oui ou non, sur le terrain? : L'analyse de genre et la description située de la langue en contexte. GLAT2002 (Groupe de Linguistique Appliquée des Télécommunications) : "Langues spécialisées et besoins spécifiques : théorie et pratique", May 2002, Évry, France. pp.125-139, 2002. <hal-01011714>

HAL Id: hal-01011714

<https://hal-clermont-univ.archives-ouvertes.fr/hal-01011714>

Submitted on 24 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dévoiler le non-dit : Ce géologue a-t-il été, oui ou non, sur le terrain ? L'analyse de genre et la description située de la langue en contexte

La spécificité des langues de spécialité

En quoi, exactement, un discours dit « spécialisé » serait-il différent de la langue « ordinaire » ? Telle est la question qui nous a été posée lors de ce congrès. C'est également cette même question qui fait rage dans les milieux de l'anglais de spécialité (ASp), depuis les années 1960. A en croire une revue récente des tendances des trente-cinq dernières années de recherche en anglais de spécialité (Biesenbach-Lucas 1995), c'est une question qui, à ce jour, n'a pas encore trouvé de réponse adéquate. Pourtant, c'est dans ce débat, et particulièrement dans l'historique de son déroulement, qu'on voit se tracer une esquisse de réponse au problème de la spécificité des discours.

La publication en 1964 d'un livre intitulé *The linguistic sciences and language teaching*, par Michael Halliday et al., a l'effet d'un « manifeste » dans les milieux d'enseignement de l'anglais dans le monde (Swales 2000), car ces chercheurs soutiennent que la langue utilisée dans des situations spécifiques (e.g., celle des ingénieurs indiens dans une centrale électrique, ou celle des inspecteurs de police au Nigéria) est *différente* de l'anglais général. La tâche des enseignants ainsi se résumait à entreprendre « un exercice en linguistique descriptif, afin de rendre compte des spécificités de la grammaire » des discours spécialisés, comme l'anglais scientifique (Huddleston 1971, p.1).

L'ASp a ainsi pris forme dans la reconnaissance que l'enseignement de la langue anglaise se devait d'être pertinent aux besoins multiples d'une variété de disciplines spécialisées, auxquelles l'approche traditionnelle, avec un même cursus pour tous, ne répondait pas. Afin d'y remédier, et pour créer des cours mieux adaptés aux besoins réels des apprenants, il fallait, selon Halliday et ses collègues, développer des matériels pédagogiques fondés sur l'analyse des discours vrais, ou « authentiques » (Widdowson 1981), rencontrés dans la vie professionnelle. C'est justement ici que l'on trouve la spécificité de l'ASp lui-même, car il s'agit de répondre au souci d'orienter l'enseignement de la langue vers les besoins réels des apprenants, souvent adultes, par l'analyse

linguistique et discursive, afin de décrire les spécificités de la langue en contexte qu'ils doivent utiliser (Johns et Dudley-Evans 1993).

Pourtant, même si la discipline s'évertuait dès lors à s'établir comme valable et indépendante, sa raison d'être continuait d'être fortement axée sur la défense de sa validité. L'enseignement de l'ASp était-il réellement mieux adapté que l'anglais général à la préparation des étudiants, afin de leur permettre de travailler au mieux dans des situations où la communication aurait lieu en anglais ? Pouvait-on vraiment différencier la langue utilisée dans des contextes spécifiques, de l'anglais général et ordinaire ? Afin d'aborder la contribution de l'analyse de genre dans la résolution de cette polémique, nous devons commencer par poser deux autres questions, à première vue sans rapport apparent : Peut-on cerner la spécificité d'un discours uniquement par l'analyse de ses éléments linguistiques ? Et, qu'est-ce que l'analyse de genre aujourd'hui ?

Afin de répondre à la première question, nous pouvons noter qu'un bon nombre d'études pionnières, menées dans les années 1960 et début 1970 (e.g., Barber 1962, Ewer & Latorre 1967, Rumszewicz 1967, Huddleston 1971, Rensky 1972), ont tenté de fournir une réponse à ce problème, justement par l'analyse de la fréquence d'éléments grammaticaux et lexiques dans des discours dits « spécialisés » — une approche appelée « lexicostatistics » par Swales (1988, p.189). L'utilité d'une telle approche linguistique se résume avant tout par ce qu'elle révèle à la base. En effet, ces analyses relèvent une relative homogénéité statistique dans les éléments linguistiques du discours scientifique, par exemple dans l'usage de la voix, du temps et de l'état verbal, ou de la modalité. Plus marquant encore, nous voyons que la fréquence de ces éléments diffère non seulement selon le domaine du discours (science, fiction ou dramaturgie), mais aussi selon le « genre », comme la popularisation, l'article de recherche, ou le livre de classe. Une description purement linguistique des discours spécialisés semble bien donc nous informer sur quelque chose de précis : des domaines et des genres peuvent être différenciés linguistiquement, et cette diversité dépasse le domaine du lexique. Mais nous restons toujours sans réponse à une question-clé, à savoir si ce type d'analyse est suffisant pour cerner la *spécificité* des discours spécialisés.

Assurément, nous ne pouvons qu'approuver la critique de Hutchinson et Waters (1987), pour qui l'ASp n'est pas une forme *spéciale* de la langue, avec un lexique et une grammaire qui lui sont propres, à la seule portée des scientifiques. D'après eux, l'analyse de fréquence nous dit, en fait, peu de choses, car à part montrer que l'anglais scientifique favorise l'usage de certaines formes, comme le présent simple, la voix

passive, ou le groupe nominal (p. 10), ces analyses ne dévoilent pas de construction grammaticale qu'on ne trouve pas aussi dans l'anglais de tous les jours.

Surtout, comme une analyse purement *quantitative* des propriétés linguistiques formelles n'offre pas d'explication pour leur distribution particulière (Lackstrom, Selinker & Trimble 1970), c'est une approche qui manque de force explicative et ne peut donc pas éclairer ce qui fait la différence entre l'anglais scientifique et l'anglais général. Ainsi, l'analyse de fréquence rend ces différences, pourtant si prometteuses, pédagogiquement insignifiantes, car 'vidées', ou déconnectées, de leur sens (Lee 1978, Hutchinson & Waters 1987, Robinson 1980, Swales 1988, Widdowson 1979).

La signification des résultats de ces premières études est donc à chercher ailleurs. On ne doit pas aller loin, car Lee (1978, p. 16), par exemple, note que :

« Le langage des sciences n'est pas caractérisé par des schémas grammaticaux qui n'apparaissent nulle part ailleurs. Par contre, ce qui le distingue est *la distribution statistiquement variable des schémas*, ainsi que *le sens spécifique des fonctions rhétoriques attachées à ces schémas*. »¹

Afin de fournir une description authentique de la langue pour l'enseignement, on suggère donc, à partir du milieu des années 1970, qu'il faut relier la forme linguistique à sa fonction communicative, tel que ce lien serait établi par *l'usage social* de la langue (Widdowson 1979, 1981). Il convient donc de développer davantage une approche analytique fondée sur la recherche de *la fonction* des éléments linguistiques, et de leur *valeur communicative* (Allen & Widdowson 1974), plutôt que de développer une description du choix grammatical uniquement au niveau de la phrase, en termes de la syntaxe ou de la sémantique.

Au début, cette réorientation de la recherche reste tout de même confinée à l'analyse du texte lui-même, examinant surtout les fonctions du verbe en termes de temps, d'aspect, ou de modalité. Aussi, des rhétoriciens en ASp, comme Lackstrom, Selinker, Trimble, Todd-Trimble, Huckin, Tarone ou Bley-Vroman, soutiennent que le choix grammatical exercé dans un texte scientifique n'est pas arbitraire, mais est en fait suffisamment schématisé pour que l'on puisse formuler des règles générales sur la relation entre les fonctions rhétoriques, spécifiques au texte, et les formes grammaticales choisies pour exprimer ces fonctions (Todd-Trimble & Trimble 1982, p. 199). D'autres chercheurs ont clarifié les modalités de cette idée, en démontrant que les

¹ "The language of science is not, in general, characterized by the occurrence of grammatical patterns that do not occur elsewhere, [but it may...] be characterized by different statistical distributions of grammatical patterns, as well as by specific meanings or rhetorical functions of generally occurring patterns."

éléments grammaticaux varient selon la fonction de l'article scientifique à un moment donné dans le texte, suggérant ainsi l'existence de sous-sections dont l'intention 'rhétorique' serait spécifique à la fonction de la sous-section (Heslot 1982, Hill et al. 1982, Adams Smith 1984, Gundawardena 1989, Nwogu 1997).

Petit à petit, les analystes, en s'appuyant sur une reformulation socio-rhétorique de 'genre' (voir ci-dessous) ou bien sur la notion de 'communauté de discours' (Swales 1990), commencent aussi à chercher l'explication de la valeur communicative et de la fonction des éléments linguistiques dans le contexte *social* du texte, i.e., la communauté disciplinaire : e.g., Huckin & Olsen (1984); Dubois (1982) en biomédecine, Bazerman (1988) en physique, Dudley-Evans et Henderson (1990) en sciences économiques. Ces résultats ont contribué au développement d'une stratégie d'enseignement plus étendue, basée sur le caractère spécifique à la communauté disciplinaire elle-même (Johns & Dudley-Evans 1993).

L'analyse de genre, ou l'étude de la langue en contexte

Depuis l'article fondateur de Miller (1984), et la reconceptualisation du terme 'genre', que l'on ne peut réduire à de simples régularités textuelles ni à un type de texte (e.g., l'introduction de l'article scientifique, le résumé de congrès, etc.), les analystes de genre examinent le contexte dynamique qui entoure le texte et lui donne tout son sens. En tant qu'acte communicatif rhétoriquement situé, récurrent et typifié (Miller 1984) car tourné vers l'interaction avec un public spécifique, e.g., une communauté de discours particulier, un genre est mis en œuvre afin de répondre à une situation rhétorique répétée. Ainsi, les genres d'une communauté constituent aussi ses indexes ou ses archives (Artemeva and Freedman 2001; Geisler et al. 2001), et peuvent nous informer sur les connaissances tacites de la communauté, son idéologie profonde et ses pratiques. Parce que la forme linguistique que prend l'interaction généricisée devient stabilisée à un moment donné dans le temps (Schryer 1994), le genre régit et donne sa forme à l'interaction linguistique, en orientant l'auteur dans le choix de son expression linguistique, ses besoins communicatifs et ses possibilités stratégiques. Aussi, il fournit au lecteur les ressources nécessaires à la compréhension du texte, car sa constitution typifiée et attendue rend le genre cohérent à un lecteur avisé, lui permettant de savoir où il devrait trouver l'information et quel sens lui donner (Bazerman 1988, Swales 1990, Berkenkotter and Huckin 1995).

Ce qui constitue la force de la théorie de genre aujourd'hui, c'est justement sa

capacité à réunir, en un seul concept dynamique, le texte et le contexte, le produit ‘final’ et le processus, ainsi que la cognition et la culture (Paré 2002). C’est également à travers une théorie de genre qu’on arrive à réunir, en une seule théorie de langue (e.g., Witte 1992, Berkenkotter & Hukin 1995), les éléments institutionnels, sociaux et cognitifs à la base de toute interaction linguistique (Dressen 2002). L’analyse de genre se distingue donc de l’analyse purement linguistique par l’importance qu’elle accorde à l’identification et à la description de ce qui ‘entoure’ le texte, avec l’objectif de décrypter les modalités d’un usage authentique de la langue en contexte.

Pour revenir à la question posée d’entrée sur la spécificité d’un discours, nous pouvons observer que c’est le contexte spécifique à chaque interaction située et récurrente qui fait la spécificité du discours et de ses genres, et qui fait que la façon de « parler sciences » n’est pas tout à fait la même pour un géologue que pour un mycologue, ni même pour un physicien, un mathématicien ou un chimiste. Ainsi, l’analyse de genre nous semble avoir un rôle important à jouer dans la recherche en langues de spécialité, par ce qu’elle contribue à l’élaboration d’une approche pédagogique fondée sur l’authenticité du discours, par sa description de la relation étroite entre forme, fonction et contexte, spécifiques à la typification d’une interaction linguistique récurrente.

La spécificité d’un discours déterminée par l’étude de ses silences contextuels

Comme faisait récemment remarquer Freedman (1999), nous ne pouvons plus prétendre enseigner un genre sans aussi avoir connaissance de son contexte socio-historique, institutionnel et culturel. En effet, c’est la connaissance des multiples contextes d’un discours spécialisé qui permet l’accès, par l’étudiant et le professionnel, ainsi que par l’analyste et l’enseignant, à l’essence d’un genre: ses objectifs communicatifs, ses stratégies rhétoriques, son usage situé, ses caractéristiques linguistiques particuliers et leur fonction rhétorique, l’anticipation des attitudes et des réactions des utilisateurs en commun, son idéologie profonde. Ainsi, en plus de la connaissance évidente de ses caractéristiques linguistiquement explicites, il paraît clair que la maîtrise d’un genre se fonde aussi sur la connaissance de son contexte tacitement acquis et reconnu, ainsi que de son domaine d’action, e.g., ce que le genre peut ou ne peut pas faire, dire ou ne peut pas dire. C’est justement dans le cadre de ces « silences contextuels » que l’on retrouve, de manière encore plus pointue, la spécificité historique d’un discours, et que l’on peut véritablement espérer cerner son authenticité.

Afin d’illustrer ce dernier point, nous pouvons examiner un texte qui paraît, de

prime abord, banal dans sa « scientificité ». Nous voyons ce qu'il dit, mais pouvons-nous également savoir ce qu'il ne dit pas ? La question que l'on doit poser est de savoir comment dévoiler non seulement la signification des quelques phrases du texte représentées ci-dessous, mais aussi leur spécificité disciplinaire. En d'autres termes, de quelle façon l'analyste-enseignant peut-il rendre intelligible un texte pour quelqu'un qui, n'ayant pas forcément des problèmes de grammaire ou de lexique, ne saisit pas pour autant le *sens* du texte (Daoud 1991, Johns & Dudley Evans 1993) ? C'est sur ce dernier point que nous pouvons espérer faire avancer l'explication pédagogique d'un genre, au-delà d'une discussion sur les seules caractéristiques immédiatement visibles du texte. La discussion suivante est organisée autour d'un passage d'un article scientifique en géologie, où l'auteur fait une description de ses observations de terrain.

L'analyse de genre en action : La description située d'un genre par la révélation de ses silences contextuels

“Structures related to the D1 deformation can be observed more easily outside the high strain zones D2. At outcrop scale, we observe numerous isoclinal intrafolial folds with a hinge parallel to the L1 lineation and a sub-horizontal axial plane (Fig. 3b-stereo a, b, c and Fig. 5). The initially horizontal S1 foliation is also affected by boudinage structures compatible with the E-W stretching lineation direction (Fig. 5). All these structures suggest that the D1 event underwent a significant amount of vertical shortening.” [Gonçalvez, Nicollet & Lardeaux 2002]

Ce bref passage vient d'un Compte Rendu de Terrain (CRT), un part-genre dans l'article scientifique en géologie dont se sert le géologue afin de rendre compte de son travail de terrain auprès de sa communauté de recherche. Comme nous pouvons le constater, cet extrait est relativement 'standard' pour le discours scientifique, étant écrit au temps présent ('we observe', 'is affected by'), contenant deux modalisations ('can be observed', 'suggest') et des groupes nominaux complexes caractérisés par un jargon spécifique à la géologie de terrain ('high strain zones D2', 'numerous isoclinal intrafolial folds', 'sub-horizontal axial plane'). Sa structure thématique se construit autour de la désignation 'D1', un terme géologique qui fait référence à la première déformation d'un terrain, accompagné par 'L1' (linéation dont la formation est associée au premier régime de déformation) et 'S1' (foliation aussi associée à D1), ce qui renforce la description du terrain. Nous pouvons également observer que certains aspects techniques de l'activité géologique sont indiqués par des relations verbales ('structures *related to* the D1 deformation', 'the initially horizontal S1 foliation *is affected by* bou-dinage

structures’, ‘the D1 event *underwent* a significant amount of vertical shorten-ing’). Enfin, ce passage contient un certain nombre de références métadiscursives (‘Fig. 3b-stereo a, b, c and Fig. 5), essentielles à la discipline, et qui renvoient le lecteur à des descriptions visuelles du terrain, établis sur la base d’observations faites sur le site géologique. Tout ceci est donc typique pour le genre.

Nous pourrions, bien entendu, étendre la portée de cette analyse linguistique pour nous pencher ensuite sur l’usage des articles, des adverbes, des prépositions, des pronoms, etc., mais en ce faisant, nous resterons toujours au niveau de la syntaxe ou de la sémantique, et il est peu certain que même en possession de toutes ces informations, l’apprenant sache vraiment s’approprier du texte afin de s’en servir en contexte. Et pourtant, ces mêmes informations de nature ‘linguistique’ sont cruciales, car comme elles sont organisées selon un schéma spécifique, elles permettent à un lecteur avisé d’en tirer les conclusions qui vont structurer sa propre réaction et compréhension du contenu. Comme fait remarquer Halliday (1993, p. 56), un genre particulier est reconnaissable justement grâce à l’assemblage distinct de ses éléments linguistiques qui sont organisés relationnellement dans le texte, autour d’un ensemble de fonctions et d’objectifs communicatifs. Il s’agit donc ici de porter notre regard plutôt au niveau du discours, afin de déceler ce schéma organisateur et ses éléments linguistiques correspondants. Il faut identifier, reprenant le terme de Swales (1990), les ‘moves’ du genre, autrement dit, ce que le texte, suivant la convention, doit accomplir par la parole.

Mais d’où vient le discours lui-même ? Que doit-il accomplir ? Que signifient ses moves particuliers ? C’est ici que l’on peut mesurer la contribution d’une analyse *contextuelle* de genre à l’enseignement d’un texte qui semble si banalement scientifique. Pour aborder ce type d’analyse, nous pouvons, par exemple, faire (1) une étude socio-historique de la communauté qui a engendré le texte, autour de ses attitudes envers le terrain et l’idéologie qui en résulte ; (2) une analyse d’un corpus de Comptes Rendus de Terrain, afin de déterminer les normes linguistiques et discursifs momentanément stabilisés du genre; (3) une série d’entretiens avec des spécialistes du terrain, autour de leurs pratiques de rédaction et de distribution du savoir, afin d’aborder l’identité culturelle de la communauté et sa manifestation par l’écrit ; et (4) une analyse longitudinale des multiples « recontextualisations » (Linell 1998 ; Dressen 2002) du travail de terrain à travers les différents genres dont se sert le chercheur pour communiquer sa recherche. En particulier, les recontextualisations du travail de terrain nous permettent d’examiner la manifestation textuelle du contexte du genre, en voyant de quelle façon certains

aspects du travail d'origine sont passés sous silence lors des transformations successives du récit. Une fois toutes ces pièces en place, nous pouvons enfin commencer à déceler les silences contextuels du texte qui lui donne 'sa substance cachée', clairement perçue et manipulée par l'utilisateur en contexte (e.g., le géologue professionnel), mais généralement difficile d'accès pour quelqu'un de l'extérieur de la communauté.

Une description de l'importance historique du terrain en géologie

Nous pouvons aborder la tâche par une mise en contexte historique. A partir de la deuxième moitié du 17ème siècle, la géologie était une discipline dont le centre épistémologique était le terrain, et en conséquence, toute activité devait forcément passer par des observations faites physiquement sur le terrain. Ces observations, leur apprentissage et leur description sont devenus, pendant la première partie du 19ème siècle, le moyen par lequel les membres de la communauté géologique reconnaissaient et faisaient reconnaître leur compétence en tant que géologues, d'une part par la description écrite de leurs observations de terrain, et d'autre part par la communication *visuelle* de leur interprétation du site. Les pratiques de l'écriture et de la visualité de terrain, si caractéristique de la géologie, étaient largement standardisés vers 1830.

Si le terrain a été jusqu'à très récemment le moteur de la recherche en géologie, en outre fournissant aux géologues l'outil par lequel l'auteur construisait sa quête de compétence reconnue et son admission à la communauté de recherche, la discipline a connu, durant les années 1960, une « révolution » (Kuhn 1970), ou un déplacement méthodologique vers les recherches entreprises en laboratoire, par des méthodes physiques et chimiques, numériques et expérimentales. L'effet de ce changement brutal a été la diminution de l'importance du travail de terrain pour la discipline, et par conséquent, la réduction de son récit dans l'article scientifique. Malgré le peu de place réservée au travail de terrain, il reste néanmoins crucial aujourd'hui, pour le géologue, de démontrer sa compétence et sa maîtrise du terrain, et il doit toujours signaler à ses pairs qu'il a été sur le terrain ainsi que démontrer qu'il possède une culture géologique. Cette culture requiert une connaissance intime des mécanismes et structures réellement observés sur Terre, tel que cette connaissance est transmise par la communauté.

La forme et la fonction du Compte Rendu de Terrain

Le Compte Rendu de Terrain est donc un part-genre où l'on fait principalement une description de ses observations de terrain. Il a pourtant d'autres objectifs rhéto-

iques, subtils et non affichés pour quelqu'un qui n'est pas membre immédiat de la communauté de géologues de terrain. Notamment, il s'agit d'établir la crédibilité, la compétence, et l'autorité de l'auteur devant ses pairs en tant que chercheur confirmé sur le terrain. Les modalités de cette activité rhétorique, historiquement située, apparaissent dans l'analyse du corpus (n = 103 articles), où l'on peut dénombrer une vingtaine de marqueurs de présence professionnelle sur le terrain. Ces marqueurs sont en fait des regroupements d'éléments variés, tant grammaticaux que linguistiques (e.g., phrase nominale, modificatif verbal ou adverbial, pronoms, passivisation), discursifs ou méta-discursifs (e.g., « see Figure 2 », qui renvoie le lecteur à une carte géologique contenant des données de terrain), ainsi que des représentations mathématiques (e.g., mesures d'angle ou de distance). Ces éléments, que l'on trouve dans tous les Comptes Rendus de Terrain, apparaissent dans le corpus avec la régularité caractéristique d'un genre, se produisant avec les mêmes proportions de fréquence à travers trois sousdisciplines. Ils permettent à l'auteur d'affirmer qu'il a été physiquement sur le terrain et de préparer l'évaluation de son travail en suggérant que son interprétation des faits mérite d'être reconnue. En fait, ces marqueurs constituent une série de stratégies implicites, qui font valoir la crédibilité, l'autorité et la compétence du chercheur sur le terrain, sans lui faire encourir la responsabilité de parler ouvertement de son action, car le discours scientifique d'aujourd'hui lui impose une distance entre l'objet et l'acteur dans le récit de la recherche.

L'histoire d'un travail de terrain et sa transformation selon la culture géologique

Une autre façon de saisir le contexte d'un texte est de remonter à sa source et aux conditions sous lesquelles les données brutes qu'il transcrit sont transformées. C'est cette recontextualisation qui donne le jour au texte retrouvé plus tard, comme celui cité plus haut, publié dans une revue importante en géologie structurale, en fait quelques trois ans après le travail de terrain. C'est justement dans les détails de l'histoire de sa transformation que nous pouvons cerner encore plus ce qui est linguistiquement *absent* dans le genre du Compte Rendu de Terrain. L'histoire qui suit est basée sur une série d'entretiens que j'ai eus avec l'auteur du texte, entre 1999 et 2002.

Au mois d'août 1999, au quatrième jour de sa campagne de terrain, Philippe Gonçalves, un étudiant doctoral français, tombe nez-à-nez avec un affleurement exceptionnel dans le nord du Madagascar. Ce jour-là, il y découvre des structures importantes, comme du boudinage et une multitude de plis intenses (voir Fig. 1b-c). Il

prend quelques notes et une photo, et le soir même, suivant le conseil de son directeur de thèse, Christian Nicollet, deuxième auteur du texte, et qui se trouve avec lui sur le

Figure 1. Extraits du carnet de terrain : Description d' « un site exceptionnel »

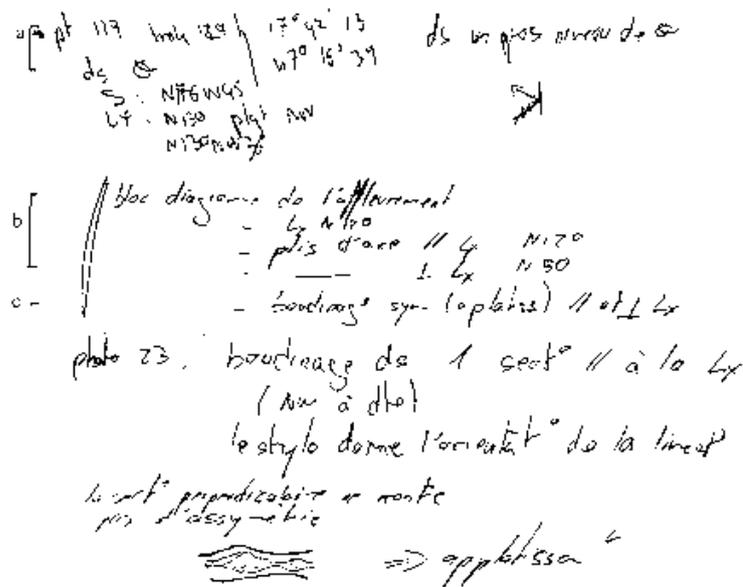
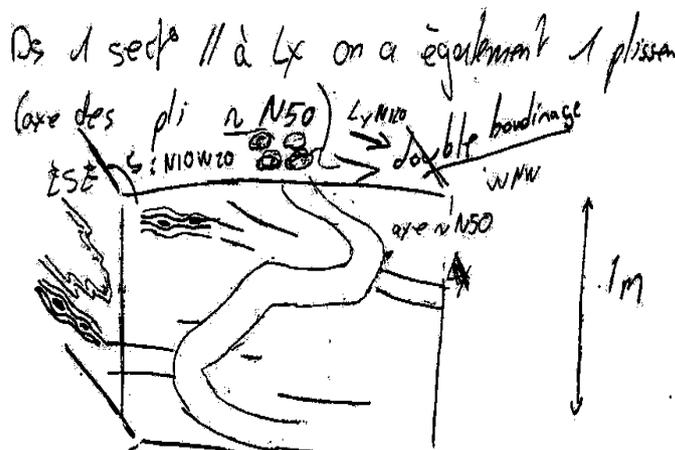


Figure 2. Première interprétation visuelle des observations

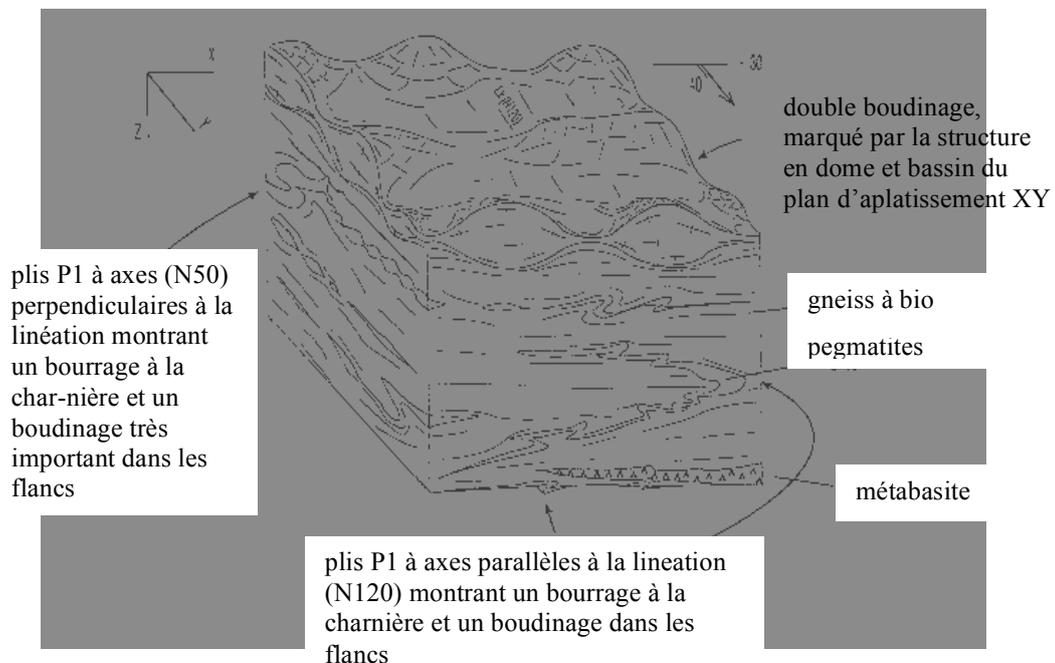


terrain, Philippe s'assoit pour dessiner un premier bloc-diagramme (voir Fig. 2), ou un cube rectiligne qui donne une vision synthétique en trois dimensions de la croûte terrestre. Il s'agit de transformer ses observations en un acte communicatif standardisé mais visuel.

Lors d'un de nos entretiens, Philippe souligne l'exceptionnalité du site, dont les structures étaient toutes clairement visibles, ce qui est peu souvent le cas. C'est une difficulté face à laquelle le chercheur doit pouvoir faire preuve d'une prouesse de

l'imagination, afin de reconstruire ces structures par la pensée. Non moins important, le fait que toutes ces structures apparaissent ici ensemble indique que la région a connu un régime tectonique très particulier, ce qui pourrait bien renseigner la communauté sur les processus géologiques dans le monde. Le soir même, c'est donc la fête, et après avoir fini son bloc-diagramme, Philippe note dans son carnet de terrain, "Après cette journée où nous avons découvert l'Affleurement, nous allons prendre du saccagé et du cassoulet!!!" Un véritable festin, car un géologue de terrain peut perdre entre 6 et 8 kilos pendant sa mission, soit parce qu'il préfère ne pas gâcher le peu de place dans son sac à dos réservé à ses échantillons et ses outils, soit parce que, selon l'endroit où il se trouve, il n'y a simplement rien à manger.

Figure 3. Transformation du bloc-diagramme en image conventionnelle

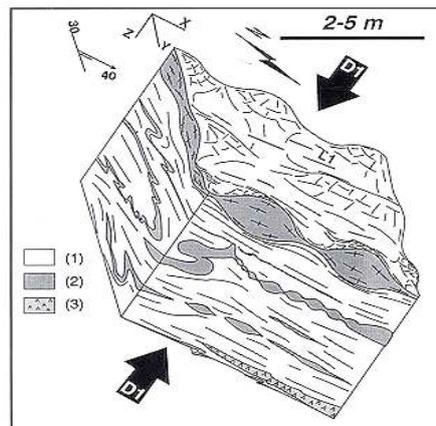


Dans la version qu'il façonne une fois revenu au laboratoire et après quelques semaines de réflexion (voir Fig. 3), il transcrit le bloc-diagramme sous forme informatique, le rendant ainsi encore plus conventionnel, ou ressemblant, aux normes visuels en vigueur. Nous retrouvons tout de même les plis et le boudinage, structures si particulières dont la découverte constitue la clé de son interprétation géologique.

C'est ce même bloc-diagramme que nous retrouvons plus tard dans l'article de recherche (voir Fig. 4), d'où vient également le passage du Compte Rencu de Terrain examiné plus haut. Dans ce dernier bloc-diagramme, nous pouvons observer l'absence totale de 'textualité', car l'image est capable, même seule, de transmettre toutes les

informations nécessaires à l'explication du terrain. Ce que nous aurions pu rater, par contre, si Philippe ne me l'avait pas dit, c'est que la représentation visuelle du travail de terrain *devient* les données de terrain. Ainsi, la description textuelle que l'on trouve dans le passage plus haut concerne non plus le terrain observé par Philippe, avec ses plis et son boudinage, mais *l'image* façonnée par lui, et qui traduit ces structures. L'importance de ce bloc-diagramme est donc à souligner, car par sa seule présence, Philippe transmet l'essentiel de ce qu'il a vu et peut donc se passer d'une longue explication textuelle.

Figure 4. Image qui accompagne la description textuelle du site dans le CRT



Réexamination d'un texte

Parallèlement, la description du site donnée dans le texte rejoint le style du genre écrit, qui caractérise le Compte Rendu de Terrain comme un genre discret et silencieux, nous disant en fait peu de choses sur les détails du travail de terrain.

“Structures related to the D1 deformation can be observed more easily outside the high strain zones D2. At outcrop scale, we observe **numerous isoclinal intra-folial folds** with a hinge parallel to the L1 lineation and a sub-horizontal axial plane (Fig. 3b-stereo a, b, c and Fig. 5). The initially horizontal S1 foliation is also affected by **boudinage structures** compatible with the E-W stretching lineation direction (Fig. 5). All these structures suggest that the D1 event underwent a significant amount of vertical shortening.” [Gonçalvez, Nicollet & Lardeaux 2002]

Ainsi, cet affleurement si spectaculaire, base de la compréhension des mécanismes géologiques de la région, avec ses plis et son boudinage qui sont révélateurs de ce processus, se retrouve réduit à quatre phrases dans un article qui fait 1850 mots (soit 24 pages et demi). Pourtant, c'est sa description qui détermine la réussite de l'interprétation, l'acceptation de l'article scientifique, et en quelques sortes même la carrière

professionnelle de Philippe. Pour justifier ce qui nous semblerait être une lacune importante, Philippe explique qu'en fait,

« Ce qui fait la beauté de cet affleurement, c'est à dire, le boudinage et tous les plis, ce que j'ai réellement observé, reste tout de même des phénomènes locaux, et donc pas très importants pour la communauté. Ils ne sont pas généralisables. Ce qui est important, par contre c'est ce qu'ils me *disent* sur les processus géologiques, c'est l'interprétation que je leur donne. »

Nous nous retrouvons donc avec un discours où l'auteur, tout en se conformant aux exigences de discrétion et aux limites de place, se sert aussi de tous les moyens à sa disposition (linguistiques, rhétoriques et visuelles) afin de prouver qu'il a été sur le terrain, que ses observations et ses interprétations sont crédibles et porteuses d'intérêt, et qu'il mérite donc la reconnaissance de sa compétence et de son autorité par sa communauté de recherche. Comme m'a expliqué un autre géologue, sur sa propre façon 'd'écrire le terrain',

« [C'est] vraiment un tour de force. C'est donner l'impression que tu vas montrer les données, alors que tu n'as manifestement pas la place, et que tu vas ... présenter un modèle qui vient de ces données, que tu ne présentes pas vraiment. ... Il faut réussir à mettre quand même le maximum de données en sachant que, on peut pas les mettre toutes, hein, et qu'il faut extraire celles qui vont convaincre les gens... » (O. Merle, comm. pers. 1999)

Dévoiler les silences contextuels d'un genre

Dans cette étude de cas, nous pouvons donc constater que le discours de terrain d'aujourd'hui, dans ses formes visuelles et textuelles, est celui qui doit dire beaucoup mais qui ne possède pas les moyens explicites et ouverts pour le faire. En d'autres termes, les processus de transformation et de réduction des détails du travail de terrain révèlent qu'il existe une relation complexe, et historiquement située, entre l'explicite et l'implicite, entre le besoin du géologue de terrain de démontrer sa compétence et sa présence physique sur le terrain, et le besoin de privilégier les 'faits' qui vont convaincre son lectorat. Ainsi, d'après l'étude de quelques-uns de ses silences contextuels, nous voyons que le Compte Rendu de Terrain est un genre de texte qui se révèle bien plus riche qu'à première vue. Quels renseignements pouvons-nous donc en tirer pour une explication pédagogique, basée sur l'usage authentique de la langue ?

Pour l'enseignement de l'ASp, en géologie comme dans d'autres disciplines, nous pouvons expliquer à nos étudiants qu'il existe une multitude de genres qu'ils doivent savoir manipuler, et que ces genres sont caractérisés non seulement par des éléments linguistiques dont l'assemblage est particulier aux fonctions du texte, mais

aussi par une raison d'être qui nous semble cachée, que nous retrouvons dans le contexte socio-historique de la discipline et de ses pratiques. Ainsi, ils peuvent mieux apprécier le fait qu'un choix linguistique n'est jamais innocent, mais est façonné selon un contexte particulier : qu'un genre peut contenir des objectifs rhétoriques dissimulés, implicitement divulgués, qui conditionnent la réaction et l'évaluation du lecteur ; que la façon de parler d'un sujet n'est pas déterminée par l'importance du sujet lui-même, mais par la façon dont il sera perçu par la communauté ; qu'une communauté développe des stratégies qui lui sont propres, et qui sont peut-être même uniques, afin de communiquer, par un raccourci motivé par des soucis d'économie ou de discrétion imposée, le cœur de leurs préoccupations disciplinaires. Nous revenons ainsi à l'essentiel d'un genre, ou de la langue en contexte : le discours spécialisé.

Références bibliographiques

- Adams Smith, D. 1984. Medical discourse: Aspects of author's comments. *The ESP Journal*, 3: 25-36.
- Allen, J., Widdowson, H. 1974. *English in physical science*. Oxford : Oxford University Press.
- Artemeva, N. and Freedman, A. 2001. "Just the boys playing on computers": An activity theory analysis of differences in the cultures of two engineering firms. *Journal of Business and Technical Communication*, 15(2): 164-194.
- Barber, C. 1962. Some measurable characteristics of modern scientific prose. In *Contributions to English syntax and philology*. Göteborg: Amqvist & Wiksell, pp. 21-44.
- Bazerman, C. 1988. *Shaping written knowledge: The genre and activity of the experimental article in science*. Madison: University of Wisconsin Press.
- Berkenkotter, C., Huckin, T. 1995. *Genre knowledge in disciplinary communication: Cognition, culture, power*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Biesenbach-Lucas, S. 1995. Three approaches to textual analysis: A chronological review of research in EST (manuscript).
- Daoud, M. 1991. *The processing of EST discourse: Arabic and French native speakers' recognition of rhetorical relationships in engineering texts*. Unpublished Ph.D. dissertation, University of California, Los Angeles.
- Dressen, D. 2002a. Identifying textual silence in scientific research articles: Recontextualizations of the field account in geology. *Hermes*, 28: 81-107.
- . 2002b. Accounting for fieldwork in three areas of modern geology: A situated analysis of textual saliences and silences. Unpublished Ph.D. dissertation, University of Michigan, Ann Arbor.
- Dubois, 1982. The construction of noun phrases in biomedical journal articles. In J. Hoedt et al. (eds.), *Proceedings of the third European symposium on LSP, Copenhagen 1991: Pragmatics and LSP*. Copenhagen: Villadsen & Christensen, pp. 49-67.
- Dudley-Evans, T., Henderson, W. (Eds.) 1990. *The language of economics: The analysis of economics discourse* (ELT Documents No. 134). London: Modern English Publications in association with the British Council.
- Ewer, J. and Latorre, G. 1967. Preparing an English course for students of science. *English Language Teaching Journal*, 21(3): 221-229.
- Freedman, A. 1999. Beyond the text: Towards understanding the teaching of genres. *TESOL Quarterly*, 33(4): 764-767.
- Geisler, C., Bazerman, C., Doheny-Farina, S., Gurak, L., Haas, C., Johnson-Eilola, J., Kaufer, D., Lunsford, A., Miller, C., Winsor, D. and Yates, J. 2001. IText: Future directions for research on the relationship between information technology and writing. *Journal of Business and Technical Communication*, 15(3): 269-308.
- Gunawardena, C. 1989. The present perfect in the rhetorical division of biology and biochemistry journal articles. *English for Specific Purposes*, 8: 265-272.
- Halliday, M. A. K. 1993. On the language of physical science. In M. Halliday, J. Martin, *Writing science*.

- London: The Falmer Press.
- Halliday, M. A. K., McIntosh, A., Strevens, P. 1964. *The linguistic sciences and language teaching*. London: Longmans.
- Heslot, J. 1982. Tense and other indexical markers in the typology of scientific texts in English. In J. Hoedt et al. (eds.), *Proceedings of the third European symposium on LSP: Pragmatics and LSP*. Copenhagen: Villadsen & Christensen.
- Hill, S., Soppelsa, B., West, G. 1982. Teaching ESL students to read and write experimental research papers. *TESOL Quarterly*, 16: 333-347.
- Huckin, T., Olsen, L. 1984. On the use of informants in LSP discourse analysis. In A. Pugh and J. Ulija (Eds.), *Reading for professional purposes*. London: Henemann, pp. 120-129.
- Huddleston, R. 1971. *The sentence in written English: A syntactic study based on an analysis of scientific texts*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hutchinson, T., Waters, A. 1987. *English for specific purposes: A learning-centered approach*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Johns, A., Dudley-Evans, T. 1993. English for specific purposes: International in scope, specific in purpose. In S. Silberstein (ed.), *State of the art TESOL essays: Celebrating 25 years*.
- Kuhn, T. 1970. *The structure of scientific revolutions, 2nd ed.* Chicago: University of Chicago Press.
- Lackstrom, J., Selinker, L., Trimble, L. 1970. Grammar and technical English. In R. Lugton (ed.), *English as a second language: Current issues*. Philadelphia: Center for Curriculum Development, pp. 101-133.
- Lee, K. C. 1978. *Syntax of scientific English*. Singapore: University of Singapore Press.
- Miller, C. 1984. Genre as social action. *Quarterly Journal of Speech*, 70: 151-67. Second publication in A. Freedman & P. Medway (Eds.). 1994. *Genre and the new rhetoric*. Bristol, PA: Taylor & Francis.
- Linell, P. 1998. Discourse across boundaries: On recontextualizations and the blending of voices in professional discourse. *Text*, 18(2): 143-157.
- Nwogu, K. 1997. The medical research paper: Structure and functions. *English for Specific Purposes*, 16(2): 119-138.
- Paré, A. 2002. Genre and identity: Individuals, institutions, and ideology. In R. Coe, L. Lingard and T. Teslenko (eds.), *The rhetoric and ideology of genre: Strategies for stability and change*. Cresskill, NJ: Hampton Press.
- Rensky, M. 1972. The frequency of word classes as a function of style and linguistic structure. In V. Fried (ed.), *The Prague school of linguistics and language teaching*. London: Oxford University Press, pp. 224-233.
- Robinson, P. 1980. *ESP (English for Specific Purposes): The present position*. Oxford: Pergamon Press.
- Rumszewicz, W. 1967. On contemporary dramatic and scientific English. *Glottodidactica*, 2: 71-83.
- Schryer, C. 1994. The lab vs. the clinic: Sites of competing genres. In A. Freedman and P. Medway (Eds.), *Genre and the new rhetoric*. Bristol, PA: Taylor and Francis, pp. 105-124.
- Swales, J. M. 1988. *Episodes in ESP: A source and reference book on the development of English for science and technology*. New York: Prentice Hall.
- . 1990. *Genre analysis: English in academic and research settings*. Cambridge: Cambridge University Press.
- . 1991. Genre analysis and its application to LSP. *The ESPecialist*, 12(1/2).
- . 2000. Languages for specific purposes. *Annual Review of Applied Linguistics*, 20: 59-76.
- Todd-Trimble, M., Trimble, L. 1982. Rhetorical-grammatical features of scientific and technical texts as a major factor in written ESP communication. In J. Hoedt et al. (eds.), *Proceedings of the third European symposium on LSP, Copenhagen 1991: Pragmatics and LSP*. Copenhagen: Villadsen & Christensen, pp. 199-216.
- Widdowson, H. G. 1979. The description of scientific language. In *Explorations in applied linguistics*. Oxford: Oxford University Press, pp. 51-61.
- Widdowson, H. G. 1981. English for specific purposes: Criteria for course design. In L. Selinker, E. Tarone, V. Hanzeli (Eds.), *English for academic and technical purposes*. Rowley, MA: Newbury House, pp. 1-10.
- Witte, S. 1992. Context, text, intertext: Toward a constructionist semiotic of writing. *Written Communication*, 9: 237-308.